

JERZY KURYŁOWICZ.

Quelques mots romans d'origine orientale.

1. Espagnol „atarjea“ (couverture de briques pour une conduite d'eau).

Guim: atarjea: caja de ladrillo en que se visten las cañerías para su defensa; conducto ó encañado por donde las aguas van al sumidero.

Eguilaz y Yanguas: Alix trae esta voz de „attarĥa“ (*aṭ-tarĥa^{tu}*) „aquae receptaculum ad exitum canalís“. La Acad. la deriva del berberisco *tarkā* (tharkâ) „conducto de agua“.

Ces deux étymologies, impossibles du reste au point de vue phonétique, ne sont pas mentionnées dans le Dictionnaire Etymologique (=REW) de M. Meyer-Lübke. Elles nous montrent cependant que l'origine arabe du mot s'impose au premier coup d'oeil, tant par la forme („a“ = „al“, article assimilé à la dentale suivante) que par la signification. Les constructions de puits et de canaux d'irrigation en Espagne étant l'oeuvre des Arabes, on trouve en espagnol des mots techniques, comme „acequia“, „nora“ etc., empruntés de l'arabe. Il s'agit de trouver les consonnes radicales du mot. Or sa forme nous fait supposer qu'il s'agit de l'infinitif de la seconde forme d'un verbe trilittéral. (cf. *tarifa* < *ta^crīfa^{tu}*, *ataujía* < *taušīja^{tu}*, *ataracear* < *taršī^ca^{tu}*). „T“ appartient donc au préfixe, „r“ serait la première radicale, „j“ (de l'arabe *ǧ*) la seconde. Il y a un mot arabe *raǧǧā^{tu}* qui signifie „pan, paroi d'un puits“. La seconde forme *raǧǧā* aurait le sens de „munir un puits de parois“ (Chez Lane on ne trouve que la quatrième forme *'arǧā* = he made a side to the well). L'infinitif correspondant serait *tarǧǧā^{tu}*, *at-tarǧǧā^{tu}*, dont le mot espagnol serait un reflet fidèle. Les trois exemples d'infinitifs II, cités ci-dessus, nous fournissent des parallèles pour le passage d'un nom d'action à un nom concret. Pour le changement de l'accent en arabe d'Espagne (paroxyton au lieu de proparoxyton) cf. Brockelmann: *Vergleichende Grammatik der semitischen Sprachen* I.

2. Ancien espagnol „cadoço“ (endroit profond dans une eau courante¹⁾), espagnol „cadoso“, port. cadoz.

Silva: cadoz: casebre, covil, forã, buraco, onde alguem se retira. — De negocio que vai à poder de quem retarda a sua expedição, dizemos que caiu no seu cadoz.

Guim: cadoso: lugar profundo en el río donde hace remanso el agua.

L'étymologie „cadūceus“ n'est pas possible 1) parce que l'„u“ latin est long, donc fermé, 2) parce qu'on attendrait la chute de „d“ (protonique en espagnol, intervocalique en portugais). Je proposerais de rattacher les mots en question à *kādūs*^{um} = „seau“, terme arabe emprunté lui-même au grec (καδος = cruche, seau). Il y aurait donc en ibéro-roman deux reflets du mot arabe: a) esp. „alcaduz“, „arcaduz“ (port. „alcatruz“) = „tuyau à conduire l'eau“, „seau à puiser l'eau“ 2) cadoço, cadoso, cadoz. Cette seconde série de mots diffère de la première par l'absence de l'article et par la voyelle tonique, qui est due peut-être à des différences dialectales arabes. Quant au changement: „seau“ > „endroit profond dans une rivière“, cf. l'article „krinica“ dans le „Slavisches Etymologisches Wörterbuch“ de M. Berneker (p. 617), „Krinica“ = „pot“, „cruche“ en vieux slave, = „puits“ en polonais, = „endroit profond d'une eau“ en slovaque. Soulignons l'acception slovaque „tournant d'eau“ qu'on retrouve dans l'espagnol „cadoso“. Est surtout instructif l'article „cadozo“ chez Covarrubias: „Lugar hondo en el río ó laguna, por otro nombre dicho „olla“. „Olla“ signifie en espagnol moderne „pot“ et en même temps „remous“, „tourbillon“ „gouffre“ dans la mer ou dans un fleuve.

3. A propos du français „boeuf-garde“, „garde-boeuf“.

Dans sa critique des éléments arabes du REW [Zeitschr. f. r. Ph. XXXVIII: „Die arabischen Wörter in Meyer-Lübkes romanischem Wörterbuch“] M. Schuchardt remarque que „aboogerdan“ (le français „boeuf-garde“) est l'arabe 'abū kirdānⁱⁿ, la prononciation de „k“ comme „g“ étant égyptienne. Or, d'après M. Schuchardt, „abū-girdān“ est inexplicable, parce qu'il signifie „père de singes“. Mais bien que *kirdān* (gird) ait l'acception „singe“,

1) „Et si el arroyo es tal en que haya cadoços a logares es mejor“ [Libro de Mont. de Don Juan Manuel, Bibl. Ven., III. p. 59. Cité d'après Eguilaz y Yanguas].

kirdān^{un} est le pluriel de *kurd^{un}* (pou, tique). On sait que le boeuf-garde se nourrit de la vermine qui grouille sur le dos du bétail.

4. Portugais „de bôrco“ (face à terre, renversé, à l'envers)

Silva: Bôrco: Significación incerta. Dar de bôrco = embarcar = voltar o vaso com a bôca para baixo

L'expression espagnole correspondante („de buces“ = „face à terre“) dérive de l'arabe et s'explique par une manière de salut oriental. Voici l'explication de Covarrubias (citée par Baist dans „Zeitschr. f. rom. Ph.“ XXXII, p. 424): „Y entre otras monerías que la mona haze es el buz, tomando la mano, y besandola con mucho tiento summis quod aiunt labiis y luego ponerla sobre la cabeça“. Cette désignation fut étendue à une autre manière de salut, qui consistait dans la prosternation face à terre, d'où l'acception actuelle de l'expression „de buces“. L'origine arabe de „bôrco“ est donc au moins possible. Lane donne la forme *burk^{un}* égale à *burak^{un}* qui correspondrait phonétiquement au m. t portugais. L' „o“ ouvert du pluriel (de borcos) s'explique aisément par l'analogie de „côrpo“: „côrpos“. Wahrmund cite sous *burak* l'acception „agenouillé“ que l'on ne trouve pas chez Lane. Voici les acceptions du verbe *baraka* chez Lane; „to fell upon one's knees. to kneel, to make one's breast cleave to the ground (it is said not only of a camel, but also of a man)“. L'acception de „bôrco“ serait donc originairement „agenouillé et poitrine à terre“. La parenté de sens et la ressemblance de forme ont fait entrer „bôrco“ dans la famille de „volvicare“, d'où „embarcar“ à côté de „embolecar“ (esp. volcar. vuelco). Au contraire, il serait difficile d'admettre deux changements phonétiques (v > b et l > r), tous les deux assez exceptionnels (cf. Cornu dans Gröber's Grundriss I, 2. éd., p. 984) qui, d'un „volvicare“, auraient fait un „(em)borcar“.

5. Esp. „faluca“, ital. „feluca“, fr „felouque“, esp. port. „falua“.

C'est surtout l'accentuation paroxytone de ces mots romans qui nous empêche de les rattacher directement à *fulk^{un}*. Le terme arabe est cependant passé en provençal (folc) et il est tout de même difficile d'imaginer qu'il ne soit restreint qu'à ce domaine-là. D'après Lane, Ibn 'Abbād signale un pluriel *fulūk^{un}* qui aurait pu devenir „felûk“, „falûk“ par dissimilation vocalique romane. (Ce serait un parallèle à „šorûk“ devenant „scirocco“ en italien et „jaloque, jiloque, xaroco“ dans la Péninsule Ibérique). Dans „scirocco“ etc., „û“ n'a pas persisté à cause du voisinage de „r“

(information de M. Tallgren); cf. „faron“ de *ḥarūn^{um}* „botor“ de *butūr^{um}* „alcor“ de *al-kūr^{at}* „aroça“ de *‘arūsa^{tum}* chez Pedro de Alcalá. On trouve d'autres cas d'emprunts du pluriel arabe. Le mot *ḥurḥur^{um}* (caracove) a été emprunté sous la forme *karāḥin^u* (pluriel; REW art. 4740). De même *kāra^{tum}* (colline) sous la forme du pluriel *kūr^{um}* (REW art. 6901). Enfin le mot „assassin“ est le reflet du pluriel arabe *ḥaššāšīn* le singulier étant *ḥaššās^{um}* (fumeur de „hashisch“). La forme „hašišin“ citée dans le REW (art. 4074) n'existe pas. Une forme *ḥaššīšī^{um}*, dérivée de *ḥašīš^{um}* ne correspondrait aux reflets romans ni pour le sens ni pour la forme.

6. Esp. „loco“, port. „louco“.

Ces mots semblent remonter à l'adjectif arabe *‘alyak^u*, fem. *layk^ā^u*, plur. *lūk^{um}*. L'acception courante arabe est „fou“. On reconnaît tout de suite que la base de l'emprunt est la forme féminine arabe. Car elle seule présente un „a^u“ qui est postulé par l'„ou“ portugais et l'„o“ espagnol. Le Dictionnaire de l'Acad. Esp. a accepté l'étymologie *layak^{um}* = „estupidez“. La nôtre me semble meilleure pour le sens et pour la forme. On trouve un emprunt semblable de la forme féminine dans „zarco“, „zarca“, (sicilien „dzarku“; cf. REW 9601) de l'arabe *zarḥā^u*, fém. de *‘azrak^ā^u*.

7. Sicilien „mirra“ (ocre rouge).

REW art. 5762: Siz. „murra“ (Rötel) < „murru“ (Schnauze, Maul) ist begrifflich auffällig. (On le croit volontiers).

Si l'on considère l'origine arabe de l'espagnol (et du portugais) „almagre“ (ocre rouge) et l'origine arabe de l'aquiléen „makra“ (ocre, vermillon) (REW art. 5324 et 5210), il est difficile de ne pas rattacher le mot sicilien à l'arabe *maḡra^{tum}* = „ocre“. Je ne trouve pas de parallèle pour le traitement du groupe „ḡr“. Mais la spirante pharyngale sonore „ḡ“ n'apparaît pas toujours comme „g“. Cf. l'espagnol „almofar, almofre“, port. „almafre“ < „almiḡfar“. Elle s'approche assez de l'„r“ pharyngale. „Murra“ appartient du reste à une catégorie de notions à laquelle l'arabe a fourni un nombre considérable de termes, p. e. „albaya^{lde}“ (écruise, blanc de plomb), „alcohol“ (poudre d'antimoine pour colorer les chevaux), „alheña“, „fard“ (de „burd“ argile rouge; d'après M. Bruch Zeitschr. f. r. Phil. 1922, p. 226).

8. Provençal „trefan“ (perfide), esp. „trefe“, port. „trêf(eg)o“.

Guin: trefe: epíteto aplicado à lo que es ligero, delgado y flojo; falso, falto de ley.

Silva: trêfo: sagaz, astuto, artiloso, dissimulado com malicia.

D'après M. Meyer Lübke (REW art. 8662) ces mots ne peuvent pas être d'origine hébraïque 1) parce que les langues romanes n'ont presque rien emprunté à l'hébreu 2) à cause de leurs acceptions que l'on ne saurait rattacher à „terefa“. Or, ils me semblent tout de même d'origine orientale, à savoir arabes, ce qui serait d'abord confirmé par l'aire géographique qu'ils occupent (Espagne, Portugal, Provence). En second lieu, ils combinent les deux significations de la racine arabe „trf“ *tarīf*^{um} = „weichlich, bequem“ (d'après Wahrmund. Chez Lane on trouve un verbe 'at-*rafa* = „...made him., to be inordinate in infidelity“ 1).

Comme l'„r“ semble exercer sur les voyelles voisines la même influence à peu près que les emphatiques et les vélaires (cf. ci-dessus la remarque sous „faluca“), on peut poser un type mozarabe „tarefe“ ou „terefe“, ou le groupe „voyelle + liquide + la même voyelle“ aurait été réduit à „liquide + voyelle“. (Cf. palanca > planca, drectus > drectus, corrotulo > crotulo, bulluca > bluca etc.).

9. Port. „zaino“ „brun foncé“ (en parlant d'un cheval); „d'un noir luisant“ (p. e. peau).

A propos de ce mot on trouve chez Dozy-Engelmann la remarque suivante: „Zaino“ esp. pg. ital. (cheval tout bai, sans aucune marque de blanc). Tout le monde veut que ce mot soit arabe, mais personne n'en a donné une étymologie plausible. Serait-ce une altération de *ašamm*^u qui, chez Boethor, signifie „zaino“? Chez Martin (Dialogues) *ahmar šamm* est bai brun. C'est à cause de 'amrah^u, 'azrak^u et surtout *aħlas*^u (couleur de cheval) qu'on est tenté de chercher une étymologie arabe de „zaino“. 'ašamm^u est naturellement impossible au point de vue phonétique. Voici une autre hypothèse sur laquelle je ne veux pas cependant beaucoup insister. Chez Wahrmund on trouve un adjectif de couleur *azhā* = luisant, brun („gelbrot“), dont les deux acceptions correspondraient assez bien au portugais. Il y a un autre adjectif de la même racine *zahī*^{um} qui y correspond pour la forme. L'épithèse de l'„n“ s'expliquerait par la finale accentuée (cf. *as-sakhā*^u > „azacán“).

10. A propos du roman „cofea“ (REW art. 2024).

Dans Venantius Fortunatus (Vita Radeg. 13, 13) figure le

1) Les deux acceptions se réunissent comme dans l'adjectif français „lâche“ qui signifie tantôt „flasque“, tantôt „déléyal“, „perfide“, „couard“.

mot „cofia“, qu'on considère généralement comme prototype du français „coiffe“. Voici le passage: „die uno, quo se ornat felix regina... camisias, manicas, cofias, fibulas, cuncta auro, quaedam gemmis exornata... sancto tradit altario“. Puis il y a une glose du IX^e s. (dans un Codex Vaticanus; CG IL V. 584,8) qui définit à peu près le sens de ce „cofia“: „Cidaris et tiara et mitra, scilicet pileus, calamaucus, capeleus (lege „capellus“), cufia sive galerum“. Pour quelle raison Forcellini attribue-t-il à notre mot un „o“ bref, vu que les deux passages où il se trouve sont en prose? Les reflets romans exigent un „o“ fermé, soit long. L'ancien français „coiffe“ (d'où „coiffer“, „coiffement“, „coiffeur“, „coiffier“, „coifficher“) suppose un „o“ fermé, car un „o“ ouvert aurait donné „ui“ (donc *cuiffe). Le plus ancien passage se trouve dans la Chanson de Roland: „Trenchet la coife entresques a la char“ (il tranche le capuchon de mailles jusqu'à la chair). En italien, on a „scuffia“ à côté de „cuffia“, cette dernière forme se rencontrant déjà dans les „Cento novelle antiche“, puis dans Boccace etc. Tandis que l'„f“ géminée présente un traitement régulier (gémiation d'une labiale devant ÿ sémiconsonantique), le vocalisme du mot („u“ au lieu de „o“) est difficile à expliquer. La forme espagnole n'est pas régulière non plus. Ici encore nous trouvons le mot dans le plus ancien texte, dans le Cid (p. e. vers 789, 2436). Sens „coiffe de lin“ (d'après Menendez Pidal). On s'attendrait à „cufia“ (ou „cubia“), „o“ tonique passant régulièrement à „u“ devant un „i“ en hiatus (ou bien il y aurait épenthèse, comme dans le portugais „coifa“). Enfin, en provençal, on a aussi „coifa“. Mais c'est le mot roumain qui est le plus intéressant, car il a une forme et un sens particuliers, qu'on ne rencontre pas dans le reste de la Romania. C'est „coifu“ qu'on trouve dans une Bible de 1688 (Ezéchiel 38, 5: „toți cu coifuri și scuturi“ tous avec des casques et des boucliers). C'est un passage assez tardif, mais il faut considérer que les plus anciens textes roumains datés sont de la moitié du XVI^e s. „Coifu“ suppose un type „cofeu-“ (avec „o“ et non avec „u“, le dernier se conservant en roumain). L'épenthèse de l'„i“ devant labiale est régulière, cf. „cuib“ (nid) < *cubium (couche), faimă < „diffamia“ etc. La forme roumaine est particulièrement précieuse, car elle nous enseigne qu'il faut compter avec un type latin relativement ancien, c'est à-dire existant au IV^e s. après J. Ch. au plus tard. M. Meyer-Lübke (REW art. 2021) repousse avec raison la possi-

bilité d'un emprunt de l'italien au roumain, non seulement à cause de la forme (et du genre — comme le fait M. Tiktin dans son Dictionnaire), mais aussi à cause de l'acception (ital.: coiffe. roum.: casque). L'existence du mot dans le bas latin étant ainsi établie (non seulement par le passage de Venantius Fortunatus, mais plus encore par le mot roumain), il s'agit maintenant d'envisager toutes les origines possibles de ce terme de civilisation. L'„f“ intervocalique nous démontre qu'il n'est question ni d'un mot latin, ni d'un mot italique en général („cob“, „cod“ ne fournissant rien en latin), ni enfin d'un mot celtique. Diez avait proposé un a. h. allemand *„kupphja“, dérivé purement hypothétique de „koppha“ (aujourd'hui „Kopf“), qui irait très bien pour les formes romanes occidentales et expliquerait en même temps et l'„o“ (fermé, de l'„u“ bref germanique) et le suffixe „-ja“. Mais Baist (Rom. Forsch. I, 111) remarqua avec justesse qu'à l'époque de Venantius Fortunatus, la seconde mutation consonantique avait tout au plus commencé dans l'extrême Sud de l'Allemagne, mais qu'elle était inadmissible pour les régions où avait vécu cet écrivain. L'hypothèse de Mackel (Französische Studien, VI, 21) est trop recherchée. Il suppose que Venantius Fortunatus, étant d'origine Italien du Nord, a pu emprunter un mot lombardien qui présentait déjà la mutation consonantique. Il faudrait alors supposer que toutes les formes romanes (le roumain inclus) ont été empruntées, soit de l'italien septentrional, soit du provençal, ce qui n'est point vraisemblable.

Baist lui-même est pour l'origine grecque, et voici pour quelle raison. Sur presque tout le domaine roman (quoique non pas dans les plus anciens textes) on trouve à côté du type „cofia“ un autre type, „scōfia“: ital. „scuffia“, esp. „escofia“, port. „escoifa“ et même roumain (Transylvanie) „scoifă“¹⁾. Or on rencontre la même alternance du consonantisme initial dans „σπασμός“ p. e. D'une part l'italien „spasimo“, le provençal „espasme“ et l'espagnol „espasmo“; d'autre part le sicilien „pasimu“, le français „pâmer“, l'espagnol et le portugais „pasma“. Ceci considéré, Baist pose un type *σχύφις (= qui a la forme d'une coupe) ou *σχυφίον (crâne), où le passage

¹⁾ Dans le Dict. Etym. de M. Meyer-Lübke on trouve plus de quarante exemples d'alternance de „s-“ occlusive sourde“ avec „occlusive sourde“ (les verbes mis à part). La nécessité s'impose de déterminer la part du préfixe „ex“, celle des contaminations et des analogies (et last not least) celle du Sandhi.

sémantique correspondrait exactement à celui de „cuppa“ à „Kopf“. La chute de l'„s“ aurait pu s'effectuer en grec ou en roman, ce qui n'a pas d'importance. Si M. Meyer-Lübke ne mentionne même pas cette hypothèse de Baist dans son Dictionnaire Etymologique, je crois que c'est à cause d'une grave objection d'ordre phonétique. Comment en effet s'imaginer que le „ϕ“ grec serait représenté par „f“, et en même temps „u“ encore par une voyelle vélaire? J'ajoute (ce qui, vu la grave objection phonétique, n'est pas de grande importance) qu'il faudrait prouver non seulement le passage de „coupe“ à „tête“, mais encore de „tête“ à „coiffe“. Or les sens „coupe“ et „tête“ ne sont attestés nulle part. ●

Les principales sources lexicales du bas latin (italique, grec, celtique et germanique) ne présentant ainsi rien, il faut se demander si nous n'avons pas affaire à un mot d'origine orientale. D'où le problème: y a-t-il une langue orientale qui nous offre un type „kōf-“ signifiant „coiffe, casque?“ On peut faire abstraction des suffixes „eu“ („iu“), „ea“ („ia“), productifs en roman. A peu près au même temps où ce type a dû se répandre dans tout l'empire romain, il y avait en Orient un mot d'acception semblable ou identique, occupant une aire non moins vaste. C'était le perse „xōdā“ qui a passé en arménien (xoyr), en syriaque (xōdā), d'où en arabe (*ḥudā*¹)¹. M. Meillet remarque qu'il s'agit d'un mot, qui a dû avoir à l'époque parthe un grand rayonnement (MSL XVII p. 248). Le mot arménien (régulier; la spirante est représentée par „r“ comme dans „boyr“ < „bōdā“) traduit (d'après Hübschmann „Armenische Grammatik“, p. 160) les termes grecs „κίθαρις“, „μίτρα“, „διάδημα“ ce qui rappelle la glose citée ci-dessus (cidaris et tiara et mitra = cuffia). Le mot syriaque signifie „diadème“ (Brockelmann: „Glossarium syriacum“, p. 105), le terme arabe enfin désigne le casque (premier exemple dans Ibn Sina). Les deux sens du mot roman se retrouvent donc dans les mots orientaux. Le rapprochement phonétique ne me semble pas présenter de sérieuses difficultés. La spirante gutturale „χ“ est rendue par „k“ comme dans les emprunts grecs. La diphtongue primitive „au“ était réduite à „ō“ vraisemblablement dès les premiers siècles après J. Ch. Le remplacement

¹) Ce mot, dont nous avons des traces en vieux perse („tigraxauda“ = avec le bonnet pointu) et dans l'Avesta („xaoḍā-“ = bonnet, chapeau; casque; d'après le Dictionnaire de M. Bartholomae), qui subsiste en persan (xōy, xōd) et en ossète est d'origine indoeuropéenne.

de la spirante interdentale „đ“ (qui devait être très faible, vu qu'elle s'est développée soit en „j“, soit en „h“; d'après Hübschmann: „Per-sische Studien“) par la spirante *dentolabiale* sourde („f“) se comprend aisément si l'on considère que dans les trois premiers siècles après J. Ch. le „v“ latin était en train de passer non pas à „v“ *dentolabial*, mais à la spirante *bilabiale* (d'où la confusion de „b“ et „v“), „f“ était donc la spirante la plus rapprochée du son „đ“ étranger aux Romains. Et ce ne serait pas un cas isolé de remplacement d'un „đ“ étranger par une „f“ latine, car d'après M. Nierdermann (*Essais d'étymologie et de critique verbale latine*), Varron aurait rendu un „đ“ ligurien par „f“ (écrite „f“, „ph“ dans les manuscrits), donc fancla (phancla) = đankla (ζάγκλη, δάγκλη).

Naturellement il n'est pas possible de déterminer si le mot a été emprunté directement du perse, ou par l'intermédiaire du syriaque. Il faut seulement se rappeler que depuis Crassus jusqu'à l'Apostate, donc pendant quatre siècles, il y a eu un contact militaire soutenu entre les Romains et les Parthes. (Le culte de Mithra et les influences religieuses mis à part). Nous savons p. e. que ces derniers ont adopté la spatha des Romains, et qu'ils ont appris à garantir leur camp par des tranchées (ainsi Végèce „De arte militari“ III, chap. 10). Ne serait-ce point possible que les Romains ne leur eussent emprunté une espèce de casque ou de bonnet qui a fait fortune en Orient? L'armement romain change très vite, surtout à l'époque impériale (ensis → gladius → spatha; → cassisgalea → pileus (Pannonicus; cf. Végèce o. c. I, chap. 20) → hilmus). Si l'on admet un emprunt du perse, on ne manque pas de parallèle; le fameux „zancha“ (zang du moyen perse) apparaît dans les textes vers 300 (> ital. zanca, prov. sanca, esp. zanca, port. sanco etc.). Une objection s'impose cependant, assez grave pour m'empêcher de poser nettement fr. „coiffe“ = avestique „xaoda“. C'est qu'autant que je sache, le mot ne se rencontre pas en byzantin, chaînon presque nécessaire entre l'Orient et le roman¹⁾.

1) ζάγγα et ses dérivés apparaissent dans les textes byzantins seulement au VI-e s., donc beaucoup plus tard qu'en latin (cf. les Dictionnaires de Forcellini et de Sophocles) Mais au point de vu méthodique, il faut supposer la priorité chronologique du terme grec.